

Entretien avec Yves Sihrener, enseignant et responsable de l'association CAS (Centre d'activités sportives) à Roubaix.

## « Ces jeunes qui refusent tout viennent pratiquer un sport rigoureux et contraignant »

Sidéré par l'« invisibilité » de certains jeunes en très grande difficulté et qui échappent à tout accompagnement social, Yves Sihrener, enseignant, a créé une association qui favorise leur insertion par la pratique du sport de combat. Lancé en 1986, ce programme a pu être pérennisé dans l'agglomération lilloise et salarie cinq animateurs. Certains jeunes qui ont bénéficié de ce dispositif font désormais fonction d'encadrants.

### La Santé de l'homme : Pourquoi avoir créé un centre d'activités sportives en direction de jeunes violents ?

L'association a été créée officiellement en 1986. Elle est le résultat d'une action menée auparavant depuis une dizaine d'années auprès de publics jeunes (16-25 ans) très difficiles. Ma pratique, déjà ancienne, d'enseignant réfléchissant avec d'autres – je pense au pédiatre Jacques Fortin<sup>1</sup> – au type d'aide à apporter aux établissements scolaires et centres de vacances, confrontés à la violence, m'a vite fait comprendre qu'il n'existait pas grand-chose qui pouvait convenir à ces jeunes en difficulté. Ils étaient livrés à eux-mêmes, sans solution offerte ni accompagnement organisé.

Le hasard a voulu que je me trouve devant une situation particulière qui m'a fait, petit à petit, comprendre que face à la violence, à la rupture sociale de jeunes adultes et adolescents, le sport de combat pouvait être d'un apport extrêmement positif. L'idée de départ est donc simple : si nous voulons entrer en contact avec ces jeunes, nous devons leur proposer des choses qui leur parlent. Au départ, ils n'ont rien. Ils ne souhaitent rien. Et nous leur disons : « *le combat vous plaît ? Venez* ». Nous les attirons dans une pratique sportive dite violente. Nous travaillons avec eux sur leur violence instinctive pour la modifier, apprendre à la canaliser. Ces jeunes



sont en rupture sociale. Nous allons vers eux. Le sport est le prétexte.

### S. H. : En quoi consiste votre travail très concrètement ?

Notre activité sportive autour du combat<sup>2</sup> utilise les mêmes moyens qu'un encadrement classique – des sportifs confirmés – comme une association de même nature. Sauf que l'association – et c'est une différence importante – propose sa discipline en allant chercher les jeunes où ils se trouvent. Les animateurs vont sur le terrain, dans les quartiers, sur leurs lieux, dans leur environnement. Nous

cherchons des combattants de bon niveau. Et nous leur parlons. Nous travaillons avec eux dans des locaux qui sont soit des usines désaffectées, soit un supermarché abandonné. Ces locaux sont le plus souvent donnés ou mis à disposition gratuitement par des propriétaires ou des municipalités qui sont au courant de notre travail. Nous les faisons venir dans des lieux totalement marginaux car nous souhaitons ainsi renforcer l'idée de la violence confrontée à la marginalité. Cela plaît aux jeunes concernés. Ainsi, nous pratiquons les activités sportives dans des lieux qui semblent le plus appropriés à l'objectif éducatif. Les jeunes



transforment eux-mêmes leurs locaux pour qu'ils s'y sentent chez eux. Trouver ce type de local est un véritable défi.

**S. H. : Qui sont les animateurs qui encadrent l'association ?**

Ils sont de deux types. Il y a des personnes qui viennent du monde sportif, qui ont une pratique du sport de combat mais aussi une envie de communiquer une passion, des valeurs. Il y a aussi des jeunes que nous avons trouvés au hasard de nos rencontres, avec qui nous avons partagé du temps. Nous cherchons des jeunes motivés, des pratiquants assidus. Notre association souhaite promouvoir à l'interne tous ceux de nos participants qui ont un parcours sportif. Nous proposons alors des formations adaptées. Des jeunes, ainsi, deviennent aides-moniteurs, puis moniteurs d'activités lorsqu'ils sont prêts. Par ailleurs, certains d'entre eux, doués et motivés, se lancent dans le sport de compétition, mais en dehors de l'association et par le biais de clubs traditionnels.

**S. H. : Combien de jeunes participent aux activités sportives ?**

Environ six cents jeunes rejoignent nos activités, chaque année, dans six lieux différents situés dans l'agglomération lilloise. Cinq animateurs sont aujourd'hui salariés et nous comptons une bonne vingtaine de bénévoles. Nous proposons également des activités de sports à risques comme l'esca-

lade ou les sports de montagne, et ce pour un public un peu différent.

**S. H. : Qui sont ces jeunes ? Ont-ils des points communs dans leur trajectoire ?**

Notre activité est ouverte à tous ceux qui veulent participer. Nous avons bien entendu un public cible prioritaire composé de jeunes qui disent ou que l'on dit être en rupture, en errance, en opposition avec l'environnement direct, l'École, le travail, la famille. Ils vivent en groupe, en bande. Beaucoup se trouvent

confrontés à une délinquance plus ou moins avancée. Arrivent avec ce public cible tous ceux qui sont paumés. Ils ne sont pas forcément violents. Mais ils ne vont pas bien. Ils sont pour certains dépendants de la drogue ou/et de l'alcool. Ils sont en difficulté de vie. Nous les appelons « les invisibles », des adolescents ou des jeunes adultes dont personne ne semble s'occuper et qui échappent à toute tentative de réponse sociale. Point d'éducateurs, ni d'assistantes sociales pour eux. Ils sont invisibles car ils ne vont pas là où l'on pourrait proposer une aide. Nous arrivons sur un schéma intermédiaire entre les structures et la rue. Nous voyons ainsi dans nos activités de plus en plus de lycéens en rupture scolaire. Ils ont 16 ou 17 ans et ils ne font rien. Un deuxième type de public est important pour nous : ce sont les jeunes qui vont très bien. Notre public cible n'est pas exclusif. Nous nous ouvrons à des jeunes qui ont un parcours normal. La dynamique d'échanges entre des jeunes qui ont des parcours différents mais qui se retrouvent dans une même activité est pour nous fondamentale.

**S. H. : Vous les aidez à se reconstruire. Comment faites-vous ?**

Tous ces jeunes ont des pesanteurs de vie, des manques, des ruptures. Nous les recevons tels quels. Nous essayons de les faire entrer dans une activité où nous

**L'impact sur les jeunes : de l'apprivoisement à l'amélioration de l'estime de soi**

Au fil des années, Yves Sihrener explique avoir constaté que la méthode utilisée amenait des effets identiques :

- un premier temps est nécessaire à l'apprivoisement, plus ou moins long selon les participants concernés : accepter de mettre son corps « en jeu » sous le regard des autres, prendre conscience de ses manques, être pourtant accepté par le groupe, forment le premier temps de l'entrée dans l'activité ;
- peu à peu, l'amélioration est visible, elle est donc soulignée par l'encadrement ; les difficultés exprimées dans le dialogue avec l'éducateur sont reçues comme acceptables et surtout modifiables. Non seulement le manque (physique, relationnel), l'abus (de produits) ne sont pas des défauts, mais on en prend acte puisque l'on peut les modifier ensemble et donc en parler... ;
- les progrès sont systématiquement mis en valeur et soulignés devant le groupe, ce qui renforce (ou déclenche !) l'estime de soi, absente pour la quasi-totalité de nos participants, qu'ils soient agressifs ou fermés sur leur souffrance ;
- les étapes suivantes forment une progression « naturelle » : amélioration de la confiance en soi, entente avec l'encadrement pour agir sur soi (ses pratiques toxicomaniaques, son comportement), demande de conseils (nous envoyons des spécialistes ou ceux-ci viennent jusqu'à nous). La question de la santé est au cœur de notre pratique, mais nous la traitons à la fois de manière pointilliste et selon les circonstances, au hasard des besoins exprimés par les individus ou le groupe ;
- les temps suivants améliorent la vie avec les autres : prises de responsabilités, accueil des nouveaux par un jeu de parrainage à l'interne, recherche de nouveaux participants par cooptation, etc.

sommes censés ne pas avoir à nous occuper d'eux. Nous sommes sur un leurre. Ces jeunes refusent toutes les règles sociales, toutes les contraintes. Et pourtant, ces mêmes jeunes viennent pratiquer un sport particulièrement rigoureux et contraignant. Ils doivent venir à l'heure, être propres. Ils ne doivent pas avoir bu ou être sous une quelconque emprise, sinon ils ne sont pas acceptés. Notre grande surprise, depuis des années, est de nous rendre compte que dans cette espèce de recherche de ce qui leur manque, ces jeunes acceptent volontiers des contraintes pour pouvoir appartenir au groupe. Le premier travail est cette action sur le collectif pour le collectif : apprentissage des règles, faire des choses ensemble, avoir des objectifs communs, se fatiguer ensemble, l'entraînement est difficile, nous appelons cela « l'effet groupe ». Puis, dans un second temps, après quelques mois, la distance volontaire des animateurs devient intérêt pour le jeune. L'animateur trouve un prétexte pour rencontrer le jeune. Peu à peu, la parole s'ouvre sur la vie et non sur l'activité. Ensemble, nous devons alors apporter des réponses précises en nous appuyant sur l'animateur, avec l'idée évidente qu'il vaut mieux proposer une démarche positive qu'une contradiction, une moralisation, une interdiction, etc.

### **S. H. : Vous visez l'amélioration de l'estime de soi avant la capacité de vivre en groupe ?**

Il nous semble que, pour ce public, il est nécessaire de passer par une étape de la réconciliation avec soi, avant de pouvoir agir parmi – avec, pour – les autres. C'est pour cette raison que nous avons choisi les sports de contact (de combat), dont la forme est duelle, plutôt que le sport collectif comme le football. Former une équipe nous semble l'ultime étape d'un processus de (re) construction. Nous sommes souvent

surpris des changements visibles constatés après plusieurs mois : le corps, refermé sur lui-même, s'ouvre ; le regard est plus franc (combien de jeunes qui nous arrivent ont un regard supposé sournois ou provocateur !) ; les mouvements se déplient ; le visage sourit ! Ne seraient-ce pas les indicateurs de la santé retrouvée ?

### **S. H. : Quel bilan tirez-vous de cet accompagnement ?**

Des points forts comme la durée et la pérennité de l'association, par exemple. Elle commence de façon bizarre en 1976, s'organise en 1986 et dure encore. Cela prouve que notre action n'est pas éphémère. Le renouvellement, ensuite. Nous avons des jeunes qui sont venus à l'âge de 20 ans et qui, aujourd'hui, plus de vingt ans après, sont encore présents. Ils sont une vitrine pour nous, des grands frères pour nos jeunes. Cette équipe d'anciens partage à la fois la mémoire de l'association mais aussi la vie de chaque jour. Ils ont un statut un peu magique. C'est très important pour nous. Puis, nous avons des retours du terrain. Il semble que notre action fasse diminuer, ici et là, où nous sommes présents, les chiffres de la délinquance. Mais nous voyons bien que nous avons toujours à convaincre. Certaines municipalités ne souhaitent pas un « genre » d'association comme la nôtre. Enfin, rien n'est gagné. Nous voyons bien qu'il faut un temps fou pour changer un comportement. Il est donc nécessaire de maintenir le jeune assez longtemps dans cette activité pour que l'on puisse s'apercevoir des résultats. Et cela n'est pas simple.

### **S. H. : Lors des activités, abordez-vous les questions de santé ?**

Pour ce qui est de la santé, la particularité de notre action est qu'elle n'en parle pas, dans un premier temps. Nous ne

nous présentons pas comme des acteurs de la santé physique ou mentale (spécialistes que nos jeunes fuient le plus souvent), mais comme des pratiquants sportifs. C'est parce que nous ne parlons pas de la toxicomanie et de ses dangers comme thème imposé que nous pouvons en parler ensuite, à propos de l'état du jeune dans sa pratique sportive (la plupart d'entre eux ont déjà tellement entendu parler des méfaits du tabac, de l'alcool, de la drogue !). Ils restent les maîtres du jeu de l'information à la santé, et cette information ne peut être détachée de tout ce qu'elle accompagne : les comportements, la maîtrise de soi et de ses pratiques, la recherche des compétences, le regard des autres. Les jeunes qui nous rejoignent ne sont ni clients, ni cibles, ce sont des individus qui méritent patience et considération. Nous sommes sans doute, par cet aspect, complémentaires de tous les spécialistes qui œuvrent sur cette question.

Propos recueillis par **Denis Dangaix**

1. *Jacques Fortin a été témoin de la création du Centre d'activités sportives. Il souligne que les jeunes recrutés à cette époque n'avaient rien, sauf leur violence et le goût de se battre le plus efficacement. Et ce fut là le point d'accroche : « Tu veux te battre, viens chez nous, ça sera dur, on a des costauds qui s'entraînent, on ne sait pas si t'es capable de tenir le coup... ». Ce type de provocation a attiré quelques caïds qui, par fierté (« on n'est pas des lopettes »), ont intégré les entraînements et peu à peu accepté des règles qui prenaient sens pour eux. Au sein des bandes, les règles sont précises, les codes bien définis ; ils participent à l'identité du groupe. Au CAS, il y a beaucoup de rituels qui facilitent le sentiment d'appartenance. Par ailleurs, le rôle des anciens est très important dans une vie de quartier. Ils recadrent les jeunes d'une manière plus directe et efficace que les parents des jeunes parce qu'ils donnent un sens très positif et intégratif à la notion d'autorité.*

2. *Tous les sports de combat, en particulier ceux à la mode : boxe thaïlandaise dans les années 1990, et aujourd'hui le free-fight. Le choix du sport est secondaire, l'important est qu'il sert d'outil éducatif.*

#### **Pour en savoir plus :**

Casanova R., Pesce S. dir. *Pédagogues de l'extrême. L'éducabilité à l'épreuve du réel.* Paris : ESF, coll. Pédagogies/outils, 2011, 208 p.

Cet ouvrage recense et analyse des initiatives pédagogiques à travers le monde, ayant pour point commun de tenter d'inventer des solutions face à des situations particulièrement difficiles. Outre un article sur le CAS de Roubaix, l'ouvrage inclut d'autres programmes mis en œuvre en France : la pratique de la boxe pieds/poings pour les déficients visuels, des « ados, ambassadeurs de la loi » dans des quartiers réputés difficiles d'Île-de-France, la conscience de la douleur et l'empathie dans la rééducation des mineurs délinquants.

## **Du sport aussi pour les 18-35 ans consommateurs de drogues ou d'alcool**

En parallèle de ce programme « sport de combat », depuis quelques années, l'association CAS a ouvert des activités en direction des 18-35 ans qui souffrent de dépendance à l'alcool ou aux drogues. L'association propose à ces adultes une activité sportive moins exigeante afin :

- qu'ils prennent goût à l'effort et aux résultats positifs qui s'ensuivent ;
- qu'il leur soit possible par un suivi plus prononcé d'accéder à des accompagnements de santé.

Le CAS travaille avec des partenaires de santé. « Nous pensons ainsi que l'activité sportive peut être un pont pour le soin ou la prévention pour des personnes qui sont là aussi en rupture », explique-t-on au sein de la structure.